

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



36



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE FERMIER
D'ISSOIRE,

O U

LE BON LABOUREUR,
COMÉDIE.

*Anecdote tirée du Journal des Hommes-Libres,
du 21 Floréal, an troisième.*

Par le Citoyen BRIOIS, Employé à la Trésorerie.

*Représentée sur le théâtre de l'AMBIGU-
COMIQUE, le 18 Messidor, an III.*



A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les
Galleries du Théâtre de la République,
à côté du Passage vitré.

~~~~~  
1795.

---

## A C T E U R S.

THÉODORE, Cultivateur.

MARCEL, voisin de Théodore.

ROBERT, Amant de Laure.

LAURE, Fille de Théodore.

BRIGITTE, Femme de Théodore.

JULIEN, pauvre Fermier des environs.

UN MUNICIPAL de la Commune voisine.

MUNICIPAUX.

---

Je soussigné reconnais avoir cédé à la Citoyenne TOUBON, le droit de faire imprimer et débiter, par toute la République, la Pièce ci-dessus; déclare poursuivre, en son nom, tous les auteurs d'une contrefaçon dudit ouvrage, suivant les décrets de l'Assemblée nationale. Me réservant en outre les droits d'Auteur sur toutes les représentations qui auraient lieu dans la République.

A Paris, ce 26 Messidor, an III de la République Française, une et indivisible.

*Signé* BRIOIS.





LE FERMIER  
D'ISSOIRE  
OU  
LE BON LABOUREUR!  
COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, LAURE.

BRIGITTE.

COMME te voilà fraîche, ma Laure ; si l'amour de ton fiancé était à naître, tu serais sûre de le fixer aujourd'hui ; ta parure est bien choisie, mais ton air de gaieté, ton tein vif

A 2

( 4 )

efface tous les charmes de tes habits pour ne laisser briller que la nature. Je suis fière d'être ta mère.

LAURE.

Et moi bien contente d'être l'épouse de Robert. Ah! maman, est-ce bien pour aujourd'hui? Mon père.....

BRIGITTE.

Comment ma fille, si c'est pour aujourd'hui? Vous êtes parée; tout le monde est prié, toutes les filles du pays vous attendent au rendez-vous des danses. Les Municipaux sont rassemblés; je crois qu'il n'en faut pas davantage.....

LAURE.

Mais, mon père.....

BRIGITTE.

Eh bien, quoi, votre père..... Est-ce qu'il s'oppose à votre mariage? Est-ce qu'il n'aime pas Robert autant que vous et moi?

LAURE.

Mais cette condition qu'il a mise hier, qu'il fallait qu'il fût de retour du marché?

BRIGITTE.

Et qu'il vende son grain et sa vache à un prix honnête, je sais encore cela. Est-ce si difficile? Dans deux heures, je parie qu'il est de retour: il est dix heures; à midi, vous



serez mariés. Le reste du jour, le plaisir sera pour nous tous ; et le soir . . . . . vous vous arrangerez.

L A U R E.

Mais quelle singulière idée a mon père de vouloir que ma dot soit le prix de son grain et de sa vache , de choisir le jour de nos nœces pour aller la vendre et. . . . .

B R I G I T T E.

Quelle questionneuse que cette fille ! Il n'est revenu qu'hier de Paris, donc, il ne peut aller au marché qu'aujourd'hui. Ce n'est pas je crois perdre son temps ; c'est qu'il aime à s'acquitter.

L A U R E.

Croit-il que Robert n'aurait pas bien attendu, s'il ne peut me doter d'autre argent sans se gêner ; quand on aime comme Robert. . . . .

B R I G I T T E.

Croit-il que Robert. . . . . Quand on aime comme Robert. . . . La voilà en train de parler de Robert, les louanges ne finiront pas. Et je ne puis rien dire là-dessus, car je n'ai aucunes preuves qu'il aime mieux ta dot que toi ; cependant on connaît l'usage, . . . mais revenons à ton père. Tu sais bien qu'il est aussi singulier qu'honnête homme ; c'est cet argent qu'il t'a destiné, il faut le laisser faire ; cela ne peut rien déranger à vos nœces ; moi, je n'aime pas avoir l'inquiétude sur ton visage, où brillais

tout-à-l'heure tant de gaieté... Tiens, voilà Robert!... Ah! friponne, ton œil revient... Bon, bon, ma fille!... J'ai pourtant été comme ça!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

Bon jour, maman; bon jour, ma bonne amie;  
où donc est Théodore?

LAURE.

Au marché.

ROBERT.

Comment: un jour comme celui-ci. Qu'y  
avait-il donc de si pressé?

LAURE.

C'est ma dot qu'il est allé chercher.

ROBERT.

Ta dot! N'est-ce pas ton cœur? c'est toi qui  
me la paie, et je ne veux pas que ton père y soit  
pour rien. N'est-ce pas, ma Laure, que c'est toi  
toute seule qui me la donne?

BRIGITTE.

Tu en es bien sûr, vas; ne la fait pas répon-  
dre là-dessus. Sa rougeur t'en dit assez.

ROBERT.

Pourquoi donc rougis-tu? On ne doit rougir  
que d'être ingrate, et en conscience tu me de-



(7)

vais ; mais tu t'acquitteras , tu me paieras ; je n'ai plus rien à désirer , et toi rien à te reprocher : je vais seulement , avec la permission de ta maman , t'embrasser pour faire passer cette rougeur là.

B R I G I T T E.

Avec ma permission ! all'ons , embrasse ; tu ne me demanderas pas toujours permission , bon sujet. (*Il embrasse Laure*).

R O B E R T.

Ah ! ça. Mais je reviens à mon beau père ; quelle idée donc d'aller aujourd'hui absolument au marché ?

B R I G I T T E.

Pour tenir sa parole. Il a promis la dot avec sa fille ; il y a affecté le prix de dix sacs de grain qu'il est allé vendre avec notre Javote , et quelque soit la somme qu'il en retirera , c'est pour vous , mes enfans.

R O B E R T.

Cette exactitude m'injurie ; je ne crois pas avoir fait un marché d'argent , en aimant votre fille ; et je suis très-piqué de cette précaution.

L A U R E.

Et moi bien inquiète ; mon père a pris cette résolution hier ; mais c'est ce qui l'a précédé qui m'effraye.

R O B E R T.

Que veux-tu dire ?

## LAURE.

Hier, mon père est arrivé de Paris, comme tu le sais, et il avait mis à son retour l'époque de notre mariage. Il a rencontré, en route, Marcel; ils sont arrivés ensemble; ils ont disputé un peu de temps; je ne sais pas de quoi il était question; mais en se séparant, mon père a dit en colère: « Eh bien c'est un brigandage qu'on ne doit pas autoriser. --- Tu ferais de même. --- Non, a dit mon père. Demain je vais au marché; j'y mène dix sacs de bled qui sont là, et ma vache Javotte; mais je ne les vends qu'à un prix honnête et ce sera la dot de ma fille; s'il n'y a plus d'honnêtes gens, je ne les vends pas, et ma fille ne sera pas mariée ».

## ROBERT.

Pas mariée! que pensait-il donc en disant cela? Est-ce que Marcel lui aurait dit du mal de moi? Est-ce qu'il lui aurait fait croire?.....

## BRIGITTE.

Il fallait donc me dire ça tout de suite, j'aurais su son secret: je suis bien dupe aussi. Cette petite fille là me fait toujours trembler avec sa manière de voir les choses; dès qu'il a décidé que ce serait votre dot; c'est la preuve de son amour pour vous, s'il veut vendre et doubler la somme qu'il te destine: il veut te rendre plus riche; mais il n'aura pas de peine à présent; on vend ce qu'on veut; il sera de retour dans un instant, et vous serez heureux, enfans que vous êtes.



LAURE.

Je ne me souviens pas de tout ce qu'il a dit ; mais je sais bien qu'hier j'avais raison d'avoir peur, et je n'en ai pas dormi de la nuit.

BRIGITTE.

Voilà qui est bien expliqué, et puis pour preuve, elle n'a pas dormi de la nuit. Est-ce qu'on dort la veille d'un mariage ? Il n'y avait pas de folie comme cela au notre, et je n'ai pas dormi non plus.

ROBERT.

Tu m'as ôté toute ma tranquillité, ma chère Laure ; ah ! je voudrais bien que Théodore fût de retour !

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN.

JULIEN.

Comment vous va, Citoyenne Brigitte ?  
Bon jour jeunesse !

BRIGITTE.

Bonjour Julien ; par quel hasard dans ce pays-ci ?

JULIEN.

Je viens voir si je ferai affaire avec ton mari ; est-il ici ?

BRIGITTE.

Vraiment non : il est au marché à une lieue ;  
il est allé vendre not'grosse Javoite.

JULIEN.

Eh bien voilà mon affaire terminée ; c'est  
pour cela que je venais ; il m'en a parlé il y a  
quelques jours , et comme la nôtre est morte , je  
ne pouvons pas nous en passer , et celle là m'aurait  
ben convenue.

BRIGITTE.

Dam ! Il me paraît qu'il est trop tard ; car  
il ne reviendra sûrement pas sans s'en être défait ;  
je marions cet enfant-là , et avec quelques sacs  
de grain , c'est sa dot.

JULIEN.

Et ça presse , n'est-il pas vrai , jeune fille ?  
J'ons ben fait de ne pas l'acheter en ce cas là.  
Adieu tout le monde , je vas voir si je ferai  
mieux chez les voisins.

BRIGITTE.

Bien fâché mon ami ; fallait donc conclure  
quand vous l'avez vue.

JULIEN.

C'est vrai ; mais c'est tant pis pour moi ; v'là  
tout. Vous savez bien que je ne sis pas trop  
heureux cette année. Je reviendrai toujours par  
ici ; je devons un compliment aux mariés.



---

SCÈNE IV.

BRIGITTE, LAURE, ROBERT.

BRIGITTE.

Il a ben raison ; il n'est pas chanceux ; tout son bétail meurt. Je suis fâché que Théodore ne soit pas ici ; car il l'aurait préféré, d'autant plus que je parie qu'il a besoin de crédit, et que c'est cela qui l'a empêché de parler quand il a vu ton père.

ROBERT.

Un honnête homme doit-il en craindre un autre ? Quand le malheur ne vient pas du défaut de conduite ou de probité, on doit trouver des secours partout ; (*à Laure*) et ce n'est pas ton père qui oublie ce devoir là.

LAURE (*avec joie d'abord*).

Le voilà ! ..... il ramène la vache.

BRIGITTE.

Eh bien, ça t'attriste, toi ! tant mieux, ce sera pour Julien ; ce n'est pas cela qui retardera ton mariage. Son grain est vendu toujours.

---

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORE.

THÉODORE (*d'un air triste et contraint*).

Diable ! déjà prêts ! déjà les toilettes faites !

LAURE.

Oui, mon père, et nous n'attendions plus que vous.

THÉODORE.

Que moi ! je n'ai rien de bon à vous dire, pourtant.

BRIGITTE.

Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu dis, mon homme ?

THÉODORE.

J'ai ramené ma vache ; je n'ai pas reçu le prix de mon grain ..... ma fille ne peut être mariée aujourd'hui.

ROBERT.

Comment, mon père !

THÉODORE.

Oh ! je le suis ton père ! mais ton père malheureux.

ROBERT.

Je ne comprends rien à vos discours, Théodore ; expliquez-vous.

THÉODORE.

Je viens d'avertir nos Municipaux du retard forcé qu'il y a à vos nêces , et ils se sont retirés.

ROBERT.

Vous me refusez votre fille, vous rompez vos promesses ; vous jouez-vous de moi ?



THÉODORE.

Me connais-tu pour un malhonnête homme ? Je retarde ce qui me rendrait heureux moi-même, et je te pardonne cette sortie. Oui, Laure est ma fille ; mais je sens qu'on peut se plaindre d'un retard à l'avoir pour femme..... mes amis ?....

LAURE.

Dites nous donc mon père.... Est-ce de moi que vous vous plaignez.

THÉODORE.

J'ai promis ta dot, et je ne l'ai pas. Quand l'aurai-je ?.....

ROBERT.

Quelle excuse ? Eh que m'importe ! ce que votre exemple et le ciel bienfaisant lui ont donné pour mériter d'être épouse, les vertus qui me l'ont fait aimer ; elle les a, elle les aura toujours, voilà sa dot : consentez à notre union, je vous fais serment de renoncer à toute autre.

THÉODORE.

Serment d'amoureux, serment indiscret, auquel je ne dois ni croire, ni céder.

BRIGITTE.

Mais pourquoi donc n'a-t-on pas payé ton grain ? Pourquoi n'as-tu pas vendu Javotte ? Il est incroyable que dans un moment comme celui-ci, tu n'aye pas trouvé au marché.....

THÉODORE.

Je n'y ai trouvé que des scélérats.

BRIGITTE.

Des scélérats ! que veux-tu dire ? t'aurait-on volé ?..... Tu ne vois donc pas le chagrin de ces enfans , que leur mère partage..... Théodore réponds-moi donc..... Je ne puis concevoir ce qui lui est arrivé !... mon ami !... As-tu perdu quelque chose ?....

THÉODORE.

Oui : j'ai perdu la bonne opinion que j'avais des hommes , l'estime que je portais à l'état de Laboureur..... qui va se déshonorer. Ah ! dieu ! Quelle horreur j'éprouve ! L'infâme rapacité d'un commerce illégal , ce poison qu'on m'avait dit qui infectait les villes , a donc gagné nos paisibles campagnes. Humanité, fraternité, vous êtes donc disparues pour jamais. (*Moment de silence où tout le monde le regarde*).

ROBERT.

Ma Laure , ton brave père me fait peine ! Je vois que la sensibilité est au comble ; ce n'est pas dans cet instant qu'il faut exiger de lui notre bonheur ; mais il faut travailler au sien ; il faut le soulager du poids qui l'opprime ; il faut lui arracher un secret qu'il a besoin de répandre pour retrouver la douceur de caractère qui nous le fait aimer tous. — Vas, ma Laure. Que tes caresses fassent épanouir



son cœur; ce n'est pas à nous qu'il en veut; nous devons supporter tout le reste. (*Laure n'ose pas*).

BRIGITTE

Oui, vas ma fille..... La tendresse filiale a plus de force que l'amour, et tu obtiendras de lui la cause de l'état où nous le voyons.... vas.... (*Elle y va doucement*).

LAURE.

Mon père.....

THÉODORE (*sans se déranger*).

Laisse-moi ma fille.

LAURE.

Vous ne voulez pas parler à Laure !. (*Il lui fait signe de s'éloigner*). Vous me repoussez !....

THÉODORE.

Laissez-moi mes enfans... Je suis inexorable; non, je ne vous marierai pas maintenant : cessez de me tourmenter.

ROBERT.

Eh ! nous ne te parlons plus d'union ! Théodore, tu as du chagrin ; tu es affaîssé sous le poids d'une douleur que nous ne t'avons jamais vue : au milieu de ta famille, tu ne peux la surmonter. Ton état est trop cruel pour nous laisser penser à nos plaisirs ; c'est ton cœur que nous interrogeons. Qui l'a blessé ? Pourquoi la tendresse de ta femme, de tes enfans, de tes amis ne peut-elle verser un baume consolateur ?

BRIGITTE *et les autres vont à lui.*

Ils sont autour de toi ; ils t'écoutent !.....  
Ah ! parle , Théodore , et ne souffre plus.

THÉODORE *se levant , embrassé par tous.*

Mes amis !..... laissez-moi respirer..... Il me faut quelque temps..... Votre amitié me fait du bien ; mais vous connaissez la violence de mon caractère ; vous savez si votre père idolâtre la probité ! Elle est détruite , mes amis , détruite à jamais ! et je la pleure en père , en citoyen , en ami de toute l'humaine nature , livrée désormais à des tigres et des vautours qui la déchireront jusqu'au dernier lambeau.

BRIGITTE.

Je reconnais bien là ton âme , mon cher Théodore ; mais comment , ce matin seulement , as-tu vu des choses assez affligeantes pour te livrer à ces excès ?.....

THÉODORE.

L'honnête homme doute long-temps ; il s'endort paisiblement sur le repos de sa conscience ; et quand il agit bien , il croit tous ses frères heureux. On m'a parlé long-temps de la misère publique ; je l'ai vue autour de moi , nécessitée par les dépenses énormes qu'un tyran perfide nous avait créées : je soulageais tout ce qui frappait mes yeux , et je me fiais à mes pareils pour établir l'harmonie sur cette terre de douleur. Les Journaux citaient , de temps en temps , de belles actions ;



actions, et je me disais : « Le Français a toujours » été bon ; tous les tyrans l'ont trompé ; mais il » est une classe qui répare, autant qu'il est en » elle, le mal qu'ils font, et jusqu'au rétablisse- » ment de la tranquillité générale, le malheu- » reux est secouru, et le malheur n'écrasera pas » notre Patrie ».

R O B E R T.

Eh bien, serait-il faux qu'on fit encore du bien ? Ces récits sont-ils mensongers ?

T H É O D O R E.

A Dieu ne plaise que nous puissions révoquer en doute ces faibles exemples ; mais une étoile sur le firmament peut-elle éclairer l'univers ? Un nuage léger ne sait-il pas nous dérober la lumière bienfaisante de l'astre de la nuit ? Eh ! les scélérats que j'ai vus ce matin, et qui remplissent, m'a-t-on dit, toutes les places de commerce, peuvent seuls étouffer tout le bien possible aux êtres bienfaisans qui restent.

L A U R E.

Et c'est à notre marché que vous avez vu ?...

T H É O D O R E.

Ce que les nations les plus barbares ne sont pas capables d'inventer. L'or, qu'on dit depuis si long-temps le corrupteur du monde, n'avait porté que des coups impuissans ; il est maintenant dans toute la plénitude de son pouvoir exécrable. Il égorge l'innocent ; arrache les vé-

B

temens de l'homme presque nud , et s'éloigne à jamais du malheureux pressé par la faim , qui expire en gémissant sous les pieds de celui qui l'accumule. Vous savez que les réquisitions que j'ai livrées , presqu'aussitôt ma récolte , avaient payé le prix de ma ferme ; que les fruits de mes vergers avaient acquitté mes impositions , et que , tranquille auprès de vous , j'avais employé à soulager mes voisins quelque peu d'argent qui me restait. Confiant dans l'être à qui je dois l'existence , et d'abondantes productions depuis quarante ans , je n'avais pas besoin dans les marchés , et sans ton himen , ma Laure , je n'y eusse pas encore été. J'arrive à cinq heures ; rien sur la place ! Comment , dis-je à notre hôte , le marché n'a-t-il pas tenu aujourd'hui ? Comme cela , me répond-il. Comment , mais le grain ? Nous n'en avons pas vu un boisseau ; il a été acheté sur les routes. Les bestiaux ? Ah ! bien oui ! ils ont été enlevés en deux minutes à 200 p. 100 : 200 p. 100 ! que voulez-vous dire ? J'achevais à peine , et ma vache et mes sacs étaient là. Je vois arriver un groupe de gens vêtus de nos étoffes , mais qui n'avaient pas le genre de nos cultivateurs , de nos marchands de campagne. On entoure d'abord ma vache. Combien ? Je n'ouvre pas la bouche que dix voix se font entendre. Cent pistoles , dit le premier. J'en donne douze cent livres , quinze , seize et elle est à moi , père. Je n'avais pas parlé. Un autre me tire à l'écart : Cinq louis en or. De l'or ! et pourquoi donc de l'or ? ma vache vaut 200 francs en assignats. Si vous avez de l'or allez le porter au gouvernement pour aider nos



frères aux frontières il est utile là , et je n'en ai pas besoin. A ce discours , tous me regardent en éclatant de rire , et l'un d'eux me riant encore au nez , accepte mon marché. J'allais la lui donner , content d'avoir vendu suivant ma conscience , quand les autres lui dirent que leur marché tenait toujours et qu'ils la lui rachèteraient. Ce mot m'éclaira sur leur infame négocioc. Non , leur dis-je indigné ; je ne vend ma vache qu'à celui qui veut s'en servir , et non à des sangsues qui se l'arracheraient l'un à l'autre pour empêcher personne d'y atteindre. Et ton bled ? Mon bled ? Qui êtes-vous pour l'acheter ? Est-ce du pain qu'il vous faut où de l'or ? De l'or , dirent ces malheureux en riant toujours ; avec cela nous aurons du pain , et tant pis pour qui n'a pas d'or. Ceux-là auront mon grain et ma vache , dis-je outré de rage ; et , quittant la place : je ne vendrai plus rien sur un marché où ce ne sont plus des hommes qui commercent , et où des étrangers plus dévorans que les harpies , viennent à grands frais souffler la soif de l'or , et semer la famine.

BRIGITTE.

Tu n'as pas ramené tes grains pourtant ?

THÉODORE.

Non ; les communes voisines en manquaient ; on leur avait ce matin ravi au marché ce qu'elles attendaient pour subsister , je leur ai laissé le mien à partager , mais dans la crainte de trouver encore des gens qui m'irritent en m'offrant douze

fois le prix. Je leur ai laissé et leur ai dit que quand ils voudraient ils m'en apporteraient la juste valeur. Ouï ma fille, et j'en fait le serment; ta dot sera le prix des deux objets que j'y ai destinés, mais vendus à leur juste valeur, et mon gendre et ma Laure ne commenceront pas leur établissement avec un argent gagné, en arrachant au malheureux sa subsistance.

BRIGITTE.

Et l'indignation où ces monstres t'avaient jeté n'a pu s'effacer devant ta femme et tes enfans! Eh que t'importent donc ces gens à qui tu ressembles si peu! Ne pouvais-tu te contenter de les fuir?

THÉODORE.

Quand je sais qu'ils existent! Crois-tu que j'aurais fait mon devoir, si, rencontrant dans nos bois un loup qui m'ait voulu dévorer, je me contentais de le fuir, et pourrais-je être tranquille tant que je n'aurais pas sauvé de la crainte d'un événement plus malheureux, l'être faible qui pourrait le rencontrer après moi? Je devais les écrâser, et mon désespoir est d'avoir laissé respirer des monstres que je vois qui vont dans toutes les campagnes, chargés d'un or, sûrement mal acquis puisqu'ils le prodiguent tant, pour y sucer le sang du peuple entier, et ôter tout espoir aux infortunés qui voyent partout le riche jouir, et expirent de faim en le regardant.

LAURE.

Mais quel moyen employer pour rétablir tout



le monde dans le pouvoir d'acquiescer ses besoins ? Il y a bien peu de gens qui ne croient avoir bien vendu en ne recevant que ce qu'on leur offre ; bien moins encore qui s'embarassent de leur acheteur , quand ils trouvent la facilité de vendre promptement et de s'enrichir : qui est-ce qui ne veut pas posséder plus qu'il n'a ?

THÉODORE.

L'honnête homme qui connaît le prix de son travail ; celui-là règle ses besoins sur ce que ses forces ou ses possessions lui donnent droit de prétendre , et il est toujours riche , car en possédant peu , il ne se reproche rien.

BRIGITTE.

Tout le monde ne pense pas comme toi ; not'homme ; mais enfin ton cœur est soulagé. Que dis-tu maintenant de ces enfans ? Ils attendent..... Tu n'es plus malheureux?.....

THÉODORE.

Je ne le suis plus ! Oh la plaie est toujours là ; je crains qu'il ne faille du temps pour la fermer. Vous m'avez fait du bien de m'interroger mes amis ; l'indignation m'étouffait ; je n'étais plus père , je n'étais plus époux ; je ne sentais que le mal général qui m'écrasait de son poids terrible. Ce que j'avais vu à Paris se retraçait à mes yeux , et je n'avais plus la consolation de croire que les grandes villes étant seules livrées à ce pillage affreux , nos soins pourraient un jour nous en délivrer ; je vois le brigandage dessé-

cher, de son souffle empoisonné, toute une république où le découragement détruit jusqu'à l'espoir du bonheur.

ROBERT.

Et il n'est aucun moyen de mettre un frein?...

THÉODORE.

Non, quand les scrupules sont anéantis, quand la probité et l'humanité sont muettes. Si le cultivateur instruit de ces manœuvres odieuses, avait la délicatesse de ne vendre qu'au consommateur, les spéculations de l'accapareur seraient détruites; le prix de nos sueurs n'en serait pas moins payé, car la nature seule en ouvrant ou fermant ses mains bienfaitrices, fixe le prix aux denrées; mais jamais elle n'a donné l'exemple d'un extrême que la destruction volontaire d'une partie de ses bienfaits peut seule occasionner. Voilà, mon ami, ce que je te recommande quand tu seras l'époux de ma fille. Qu'elle n'ai point à rougir de tes richesses, et que la paresse de distribuer tes productions, ne te fasse pas servir la cupidité de ces fripons qui ne sont gros acquéreurs que pour être distributeurs infidèles, que pour étouffer et détruire ce que la Providence gémit de voir dans des mains aussi impures. C'est à tous qu'appartient ton travail, et le prix n'en est pas bien acquis quand le but de la nature est manqué.

BRIGITTE.

Je suis bien sûre que Laure et Robert se sou-



viendront de tes leçons : ils commenceraient une nouvelle famille de Théodore , et tu as eu le courage de renvoyer les municipaux ! Ah n'ot homme , tu ne te ressouvenais pas en ce moment de notre impatience à ce beau jour. Tu n'en aurais pas pardonné autant à mon père. (*Aux enfans.*) Je plaide bien pour vous ; mais parlez donc aussi.

T H É O D O R E.

Mon dieu , Brigitte , ne les pousse pas à me tourmenter. Je vous ai dit que je n'étais pas à moi quand j'ai fait tout cela. Mais qu'ils me passent une imprudence. J'ai fait serment , d'ailleurs , qu'ils ne seraient mariés qu'avec leur dot , qu'elle ne serait payée qu'avec mon grain et ma vache à un prix que la probité puisse accepter ; tout cela ne peut pas tarder. Restez un instant dans mes bras , mes enfans ; ma Laure , tu auras assez tôt ton époux pour nous priver du bonheur d'être ensemble ! Ah ! si vous n'eussiez pas été ici à mon arrivée , ma misantropie m'eut empêché d'aller vous chercher , et je ne serais pas à présent si tranquille.

L A U R E.

Mon père , je vous entends avec tant de plaisir que je ne sais ce que je desire le plus. Entre deux êtres vertueux , lequel préférer de son amant ou de son père ?

B R I G I T T E.

On trouve du temps pour tout. Eh ! à propos , l'homme ; ta vache est vendue ; j'attends quelqu'un à qui tu seras bien aise de la céder.

THÉODORE.

Eh tant mieux ! sûrement mon grain me sera payé aujourd'hui ; ainsi , demain , mes enfans. Ah ! cela sans faute.

---

## SCÈNE VI.

LES PRÉCEDENS, MARCEL.

MARCEL.

Sans faute ? Eh bien vous y pouvez compter, car c'est un honnête homme ; bon jour tout le monde ! Eh ! tiens, c'est à Robert que tu promets ! Je me rétracte. Comment ! c'est Théodore qui a prié toute une commune , et qui se dédit, qui renvoie les Officiers de ville assemblés ?

THÉODORE.

Je ne sais point composer avec ma parole. La dot avec la femme. Je l'ai promis, et demain....

MARCEL.

Tu es un singulier corps, au moins, brave homme ; je ne m'en dédis pas , et toute la commune dit de même , mais diablement enîêté. Comment, si tu n'avais pas d'argent, si Robert exigeait.....

ROBERT.

Moi, exiger ! .... Tu me fais injure.....

MARCEL.

Non, non, ce n'est pas toi que j'injurie ;



mais je lave la tête à ton beau-père, qui s'avise plutôt que d'emprunter à ses voisins s'il le fallait absolument, de faire languir une jolie fille comme ça, et de renvoyer des Municipaux ! Ça ne s'est jamais vu au moins.

THÉODORE.

Et ce que j'ai vu aujourd'hui ne s'est jamais vu non plus : si j'ai fait quelque chose d'extraordinaire, c'était pour éviter quelque chose d'infâme.

MARCEL.

Que diable veux-tu dire ? Tu parle toujours par logogriphes.

THÉODORE.

Tu sais ce que je t'avais dit hier. Que je voulais doter ma fille de ma vente. Quand je suis revenu du marché, j'ai vu qu'il m'était impossible de parvenir à lui donner une somme que l'honneur pût avouer ; j'ai vu qu'il fallait refuser de vendre, ou entrer dans les vues criminelles de ceux qui cherchent à tout envahir, à acheter sans besoin, pour les rendre insupportables à ceux qui n'ont pu tout enfouir, et dans ma colère, j'ai renoncé à former une alliance sur des bases aussi impures.

BRIGITTE.

Vous le connaissez ; ni moi, ni mes enfans ne lui en veulent. Un moment de chagrin qui vient d'une cause aussi noble, ne nous irrite pas, et nous le fait aimer davantage.

MARCEL.

Si bien que tout ce bel enthousiasme est

la suite de notre dispute d'hier, et que pour avoir raison, tu n'as vendu ni ta vache ni ton bled. Tu n'as pas trouvé d'acquéreurs honnêtes ; tu ne veux pas qu'on te donne trop d'argent. Tu devais pourtant être facile à contenter.

T H É O D O R E.

Non ; car je ne veux pas qu'un avare prétende avoir pour rien le fruit de mes sueurs, et jouisse du besoin qu'il peut avoir à son semblable ; mais je ne veux pas aussi qu'un coquin qui est bien-aise d'autoriser les infâmes marchés qu'il prétend faire par la suite, me rende malgré moi l'exemple d'une cupidité coupable, et me paye pour une journée de travail le prix d'une année, pour ma vache le prix d'un troupeau ! Marcel, le Cultivateur tient dans ses mains la balance générale. La nourriture de l'homme est la base unique ; il faut qu'il se la procure, et si le prix est au-dessus de ses forces, la peur de manquer met à tout des prix désordonnés. De quelque façon alors qu'il puisse se rendre utile, la récompense qu'il exige écrase tous les autres ; il obtient un pain qu'il ravit à son voisin en haussant trop son salaire : tous, l'un à l'autre, en font autant. Le pain se partage trempé de sang, et converti d'injustices et de vexations à tous les gens occupés : mais la classe que nous devons honorer, celle qui, laissant le champ libre à notre industrie, et affaiblie par l'âge, s'est fiée à notre loyauté, nous a cédé la place et a cru vivre de ses épargnes, meurt victime de tant d'ambition et de scélératesse.



MARCEL.

Mais si l'on me vend cher, je dois vendre et acheter cher. On ne sait où est la racine du mal. Les échelons se forment insensiblement et chacun se monte à la hauteur qu'un événement inconnu lui a donné.

THÉODORE.

Oui, voilà ce que peut dire l'habitant des villes à qui la terre ne donne rien, qui doit tout acquérir avec de l'argent ; mais nous !

MARCEL.

Nous ? Eh bien, quelle différence ? Je conviens....

THÉODORE.

Tu conviens mon ami qu'il est doux de voir s'amonceler les richesses, et qu'on se croit souvent honnête homme, en les acquérant bien injustement. Qui est celui de nous qui osera dire qu'il a loué sa ferme à proportion de la vente actuelle de ses récoltes ? Qui est donc celui de nous qui ne sent pas que son coffre écrase sa conscience ; je te le dis encore mon ami, nous sommes cette race inconnue ; c'est l'injuste tau mis au bled qui fait tout surhausser ; c'est à l'injuste laboureur qu'il faut donner des loix quand on veut rendre la vie au rentier paisible et à l'honnête ouvrier.

MARCEL.

J'ai toujours vendu et acheté honnêtement : mais je me vois forcé de faire comme les autres ; la disette, d'ailleurs, dérange.....

La disette ! et où est-elle ? La disette est l'instant où l'on manque de tout , et non celui où l'on a tout pour de l'or. Dans la disette , on partage un peu à chacun , mais on ne voit pas le malheureux chercher les miettes d'un pain que le riche mange tout entier. Dans la disette , chacun demande un peu de grain à son voisin , et tous en ont peu ; mais on ne voit pas des gens qui n'ont jamais touché la charrue , en posséder des tas énormes , qu'ils laisseront pourrir si on ne leur donne tout ce qu'ils exigent , et qui exigent chaque matin le double de la veille. La disette vient de nos torts. Heureusement une course de soleil y peut mettre des bornes. Il s'élève maintenant celui qui va mûrir de nouvelles moissons. Jurons tous , faisons jurer à tous nos cultivateurs de ne vendre désormais le grain qu'au consommateur , de veiller en véritables frères , à ce que les villes qui nous préparent les seules choses que la nature ne fait pas croître et dont nous avons besoin , ne manquent pas de ce grain que le ciel met dans nos mains pour le dispenser utilement. Refusons tout aux êtres vils qui viennent nous offrir dix fois la valeur de nos denrées , et qui , au lieu de douter de notre justice à fixer le prix de nos peines , les taxent à ce que nous ne devons jamais prétendre , à ce que nous ne pouvons que rongir d'accepter. C'est ainsi que nous détruirons cette échelle d'iniquités dont tu parlais , et qui ne tend qu'à rendre l'homme odieux à l'homme.



MARCEL.

Avec ton système , la fortune deviendrait-elle bien puissante ?

THÉODORE.

On pourrait être plus riche que je ne le suis ; mais il est heureux que je ne le sois pas davantage.

MARCEL.

Il est beau de voir comme cela.

THÉODORE.

Si je le devenais , le premier des miens qui le deviendra , fera quitter la charrue à ses enfans. Il lui cherchera des places , il l'enverra dans les villes ; son éclat emprunté , l'air important qu'il y prendra , l'éblouira ; il fera le malheur de ses pères , et dégouttera d'un état honorable beaucoup de ses concitoyens qui , répandus de même dans les cités , spéculeront sur les ressources d'un art dont ils se sont rendus indignes , dont l'ambition , la soif de l'or seule les rapprochera , et dont ils déroberont tous les produits à l'actif artisan qui aura encore la faiblesse d'adorer leur opulence. Ce ne sont que les transfuges de nos campagnes qui font ces accapareurs honteux , et seuls ils ont le courage odieux de tenir le pied sur la gorge à l'infortuné haletant de faim ! mais c'est assez parler de cette tourbe méprisable ; heureux si l'expérience nous sauve désormais de leur voracité. Pour tenir ma parole il faut vendre ma vache. Femme , tu m'avais dit que tu attendais quelqu'un pour l'acheter.

BRIGITTE.

Oui ; mais apparemment il en a trouvé une ,  
car il devrait être ici.

MARCEL.

Je n'en ai pas besoin ; mais puisqu'elle peut  
rendre heureux Robert et ta fille , je l'achette.

THÉODORE.

A la bonne heure ! mais tu sais nos conditions.  
Ne m'en donne ni trop , ni trop peu , tu perdras  
mon estime , et tu ne l'aurais pas.

MARCEL.

On ne devine pas trop comment il faut ar-  
ranger cela avec toi , le prix courant.....

THÉODORE.

N'est pas le mien ; mais celui qui devrait  
courir.

MARCEL.

Te voilà encore dans tes énigmes ; moi je  
n'y vais pas par quatre chemins ; ta vache vaut  
pour moi..... Diable, c'est embarrassant ;  
quoiqu'à mes yeux tu sois une espèce de fou ,  
je ne voudrais pas perdre ton estime. Ecoute , tu  
penseras comme tu voudras ; mon intention est  
celle d'un honnête homme ; ta vache vaut .....  
cent pistoles..... en assignats.

THÉODORE.

Je ne vends pas autrement. De Français à  
Français , pourquoi cette distinction ?



MARCEL.

Ah ! tu vas encore trouver à redire à cela !

THÉODORE.

Avant d'y trouver à redire , je me contente de m'en étonner , et de te demander , si quand nous avons tous accepté une monnoie nous n'en devons pas être contents ?

MARCEL.

J'entends bien ? mais.....

THÉODORE.

Je vois bien que tu as vendu à nos gens du Palais-Royal. On t'a fait aimer l'or. Je reconnais là ces scélérats.

MARCEL.

Dam ! l'or dure toujours.....

THÉODORE.

Et les assignats ne valent rien peut-être ?

MARCEL.

Qu'en pense-tu ?

THÉODORE.

Du bien ; tout le bien possible. Sans eux nos braves défenseurs n'auraient pas été nourris , nous n'eussions pas fait face aux dépenses incalculables nécessitées par nos ennemis , et même les traîtres de notre sein. L'infâme Autriche ou la fourbe Angleterre nous domineraient , et tu ne saurais pas si ton champ est à toi.

MARCEL.

Tu vas encore me prouver qu'ils ne perdent pas ?

THÉODORE.

Chez l'étranger et par notre faute, oui : chez nous, non.

MARCEL.

Non ?

THÉODORE.

Non.

MARCEL.

Ah ! par exemple.

THÉODORE.

Non : où perdent-ils ? Quand tu en vas porter à ton propriétaire pour solder un prix convenu en argent, perdent-ils ?

MARCEL.

Non, non.

THÉODORE.

Quand tu en vas porter à tes contributions, perdent-ils ?

MARCEL.

Non ; mais....

THÉODORE.

Où perdent-ils donc ? au Palais-Royal. Qu'as-tu besoin dans ce repaire affreux ? Un Fermier doit-il acheter rien là ? Laisse les courtisannes et les agioteurs du jour y acheter à grands frais et pour de l'or, les inutilités qui s'y vendent. Vis de ton pays, dans ton pays ; de la terre qui te donne tout ; et reçois, donne des assignats sans te prêter au discrédit factice et honteux qui ont imprimé les intrigants. Plus clairvoyants que toi,



toi, ils veulent se les approprier tous à peu de frais ; ils y croient plus qu'ils ne disent ; mais incapables de les gagner par des travaux utiles, ils ont employé leur moyen : ils vivent du malheur public qu'ils ont eux-mêmes créé.

MARCEL.

Je sais bien qu'on les reçoit par-tout ; mais enfin c'est bien perdre puisqu'on me fait payer le fer de ma charrue, celui de mon cheval, mille autres choses dix fois plus qu'autrefois. Auras-tu raison encore ce coup-ci ?

THÉODORE.

Oui, et juges-moi : au premier soupçon qu'on a jeté dans ton ame sur les assignats, qu'as-tu fait ? Tu n'as point cherché si l'on avait raison ; tu as augmenté ton grain de vingt francs, de trente francs par sac. Le journalier que tu occupes, et qui a craint de ne pouvoir plus manger, t'a demandé, a exigé trente sols de plus par jour ; tu en avais besoin, tu les lui as accordés ; mais tu as augmenté de vingt autres livres, vont portant ainsi des bottes redoublées : chaque augmentation minutieuse a été le prétexte de centupler l'aliment unique. Le cordonnier, le maréchal, le tisserand, dont tu avais aussi besoin, voyant ton augmentation rapide, a opposé vengeance à vengeance ; il a triplé, quadruplé ses salaires, et tu as toujours ( pardonnez, je dis toi Marcel, mais c'est le coupable que je veux nommer ; tu ne serais pas ici, si c'était là ton système ) le fermier, le

cultivateur , dirai-je , a toujours augmenté cent pour quatre , et a porté la famine par-tout où on ne lui demandait qu'un peu de pain. La misère est devenue générale , et ces ames viles qui ne voyent personne souffrir quand ils ont leurs besoins , se mêlant aux calamités qui naissaient pour ainsi dire , soufflant la certitude d'une crainte qu'on n'avait pas même examinée ; excitant dans les esprits sordides la passion de substituer l'or au papier qu'ils avaient avili ; l'ont fait briller : et ont enlevé à beaucoup de laboureurs jusqu'à leur subsistance. Ils voyaient de l'or et n'ont pas vu le piège ; maintenant réduits à attendre les secours de la nature qu'ils ont outragée , ils voyent de l'or , encore de l'or , et ne voyent plus de pain.

M A R C E L.

Ton tableau est effrayant.

T H É O D O R E.

Et vrai , et je ne dis pas tout.

M A R C E L.

Non , et je crois que tu avais raison il y a deux ou trois ans. Mais l'abondance a détruit l'hypothèque , et maintenant.....

T H É O D O R E.

Autre propos du même pays. Qui l'a prouvé ? Vous tous marchands éhontés qui avez mis des prix fous à tout et qui les avez accumulés dans vos coffres , qui , sans avoir envie d'en laisser



perdre un , les ravalez presque à rien. Achetez donc ces biens nationaux qui vous en répondent ; achetez , et que le premier qui , ayant encore des assignats , et ne trouve plus de biens à vendre , vienne demander compte à la nation. Quand j'entendrai cette juste plainte , si elle peut avoir jamais lieu , je dirai encore : Il est une ressource. Nos malheurs nous ont porté à contracter des engagements difficiles ; mais ce ne sont pas là les promesses d'un roi où d'un contrôleur général qui se payaient d'un édit. Voilà un frère trompé dans sa bonne foi qu'il faut indemniser ; je dirai : & tous les Français , le gouvernement qui les représente acquittera notre dette à ce particulier. On s'est arraché les papiers de Law , hypothéqués sur des conquêtes à faire. Nos alliés , les Américains , ont retirés les leurs , émis sur leur parole , et on doutera des nôtres ! Non , nos assignats n'ont jamais perdu , jamais ils ne perdront , on ne me le persuadera pas.

M A R C E L.

Si tu plaidais au Palais-Royal , nous serions bientôt heureux tous.

T H É O D O R E.

Non ; car il n'est de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre : et tous ceux qui ne vivent que pour accumuler l'or , tous ceux qui , sans état , sans marchandises à vendre , font des commerces à tant pour cent pour ne rien livrer , mais qui , à ce négoce honteux , trouvent à se gorger de superfluités , et se

plonger dans mille débauches, sont de ces sourds là. Nous, à la campagne ; nous, à la source de cette nature qui créa les hommes bons et comparissans ; nous, que je t'ai bien prouvé, qui sommes les régulateurs de tous les prix de commerce, éloignons ces pensées odieuses ; faisons l'échange des besoins au tau honnête. Bientôt notre loyauté donnant une comparaison déshonorante à toutes ces pestes publiques et éloignant le besoin qu'on aura d'eux, ramènera l'ordre naturel. On le verra renaître plus radieux, ce titre de frère dont on nous a flagorné en nous allongeant une griffe cruelle ; nous serons tous dignes l'un de l'autre et dignes d'être Républicains, titre heureux qui ne perd de sa beauté que près de ceux qui ne méritent pas même le nom d'hommes.

M A R C E L.

Ma foi, Théodore, je ne te connaissais pas. Quel dommage que tu ne sois pas à notre Assemblée nationale ; un homme comme toi !

T H É O D O R E.

Y serait peut-être bien embarrassé. L'homme de bien chez soi peut faire beaucoup de bonnes actions, peut dire de bien bonnes choses. Chargé du bonheur de toute une nation, chargé de concilier mille intérêts opposés, il se perd dans les idées du bien. Le mieux qu'il cherche toujours est son ennemi, et il n'est pas le quart de lui-même ; plaignons et respectons ceux que nous avons chargés de nos intérêts ; que chacun leur envoie les lumières



qu'il croit avoir acquises, et prions l'Être-Suprême d'en former un foyer autour d'eux, d'où naisse le bien général.

M A R C E L.

Allons, tu dis toujours bien, reste donc avec nous, et revenons à ta vache ; dis m'en le prix, car en vérité, avec toi je ne connais plus rien.

T H É O D O R E.

Ta conscience ne t'éclaire pas ?

M A R C E L.

Ecoute donc, moi je te l'avoue, ma conscience, qui en vaut bien une autre, n'exclut pas mes intérêts. J'ai acheté bien des choses plus chères que de coutume, et il faut que tout se retrouve.

T H É O D O R E.

Avec ce soin-là, on retrouve aisément plus qu'on n'a perdu ; mais moi qui veux enfin commencer à faire le bien ; moi qui sais qu'à cela près de quelques étoffes pour me couvrir et dont je n'use pas la moitié en six ans, j'ai trouvé que je perds peu, que mon grain m'a payé mes dépenses, que le lait de ma vache m'a payé sa nourriture ; je dis elle vallait cinquante écus il y a quatre ans, elle vaut aujourd'hui deux cents francs.

M A R C E L.

Es-tu fou ? Je n'oserais jamais. Au prix où tout est ?

THÉODORE.

Tu n'oseras pas ! Fais mieux ; ta vache te coûtera peu , diminue le lait , le beurre ; voilà déjà un cran de brisé à l'échelle maudite ..... Ce prix , où tout est , baissera.

MARCEL.

Il aura toujours raison. Je la prends ; je suivrai ton conseil ; mais si je suis seul , quel bien .....

THÉODORE.

Commences ! L'exemple encourage. D'autres te suivront.

MARCEL.

Allons , vous serez mariée , Mademoiselle Laure ; il faut qu'une si bonne race se perpétue..... Pour deux cent francs !

---

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , LES MUNICIPAUX DE  
LA COMMUNE VOISINE.

UN MUNICIPAL.

Nous venons , citoyen Théodore , te remercier au nom de notre commune , du bled que tu nous a laissé ce matin , et te payer....

MARCEL.

Je suis curieux de voir comment vous l'allez payer ; il n'est pas facile à contenter , et tout le monde ne sait pas son secret.



LE MUNICIPAL.

Quelque difficile qu'il puisse être , nous ne pouvons pas mettre de bornes à notre reconnaissance ; il nous a donné du pain ; ce service...

THÉODORE.

Ne parlons pas de service , c'est moi qui suis heureux ; j'ai placé mon grain où il était nécessaire. Si tous mes confrères avaient le même bonheur , le caractère de Laboureur ne serait pas si changé.

LE MUNICIPAL.

Que demande-tu pour tes dix sacs ?

THÉODORE.

Je vous l'ai dit ce matin ; ce qu'ils valent.

LE MUNICIPAL.

Notre commune ne produit point de bled , et nous en avons payé à tant de prix différens que nous ne savons pas le courant. D'ailleurs tu es propriétaire.

THÉODORE.

Oui , mais tout ordre est détruit dans la progression des prix , et en attendant qu'une loi indispensable et bienfaisante vienne arrêter la cupidité , et assurer à l'état primitif une existence fondée sur des bases d'honneur , je veux savoir si l'homme , effrayé par les excès et l'impudeur de nos sangsues , a encore des notions

sur ce que la raison donne de prix aux denrées. Fatigué, indigné de me voir offrir plus que je n'ai demandé, je veux trouver un acquéreur juste. Tu sais le prix de nos terres, tu connais leur rapport. En calculant ce que mes dépenses extraordinaires et forcées peuvent imposer à chaque sac de bled, donne-moi ce que ton cœur te dictera, je ne t'en dédirai pas.

LE MUNICIPAL.

Ce serait abuser de la bonté du tien ; ce serait détruire dans tes mains les sources de la fortune.

THÉODORE.

Mes bras m'en donnent la mesure, et je ne la chercherai jamais dans le malheur public.

LAURE.

Mon père ne veut pas te faire de présent ; il veut le prix de ses peines . . .

ROBERT.

Nous voulons être les fondateurs du retour à la justice ; nous voulons faire rentrer chacun dans le droit qu'il a de vivre, j'attends de mon courage le bien public, et dans cet espoir, quoi que ce soit la dot de ma Laure, je la refuserais, s'il en coûtait à mes frères.

LE MUNICIPAL.

Quoi! citoyenne, c'est votre dot? et loin de chercher à l'augmenter, vous et votre époux êtes les premiers?.....



THÉODORE.

Notre état était le premier de tous. Depuis que le cultivateur calcule, depuis qu'il a vu de l'or dans ses coffres, il s'est avili ; la charrue reste oisive, la terre ne produira plus ; il a vendu jusqu'à ses semailles pour avoir de l'or ! O honte !..... Mais revenons. Tiens, pour éviter à ta générosité des débats interminables, mon grain vaut, dans ce temps de malheur, cent francs le sac.

LE MUNICIPAL.

Quand on le vend partout douze cents livres ?

THÉODORE.

Il vaut cent francs, te dis-je ; et ne me révèle pas, cette infamie qui creuse tous les estomacs pour remplir un ventre d'or. Périssent ceux qui ont osé mettre son grain au-dessus des moyens de tous : la nature, dans sa colère, n'a jamais eu cette injustice.

LE MUNICIPAL.

Si l'on savait ton prix, tu aurais bientôt vendu ce que tu peux avoir, et ta générosité perdue.....

THÉODORE.

Je t'entends : mais tu te trompes ; je ne vendrais qu'à celui qui peut consommer ; c'est à celui-là qu'appartient tout ce qui me reste ; c'est une erreur de législation de dire que le bled est marchandise, c'est le bien de tous,

( 42 )

et une mère qui a des enfans à nourrir , doit-elle les affamer en vendant son lait au plus offrant.

LE MUNICIPAL.

Voilà cent pistoles.

THÉODORE.

Et voilà la dot de ma fille. Je te la remets , Robert ; elle est selon mon cœur , et ne nous fera pas rougir.

LE MUNICIPAL.

Adieu citoyen ; nous allons porter à notre commune le tribut de reconnaissance et d'admiration que tu mérites.

THÉODORE.

Portez-y plutôt un haine irréconciliable aux affameurs ; ne servez jamais leurs projets odieux et tant que j'aurai du grain je les éloignerai de vous. (*Ils sortent.*)

---

SCÈNE VIII.

THÉODORE, ROBERT, LAURE,  
BRIGITTE, MARCEL.

BRIGITTE.

Voilà pourtant ton bled vendu , payé , et la dot de ma Laure.....

MARCEL (*ouvrant son porte-feuille*).

C'est moi qui doit le reste , et voilà....



SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN.

THÉODORE.

Eh ! te voilà , Julien ; je ne t'ai pas vu pour ce que nous avions parlé.

JULIEN.

C'est vrai ; je venais pour cela aujourd'hui ; mais tu l'as sûrement vendue.

BRIGITTE.

Oui , vendue ; mais pas livrée.

MARCEL.

Oh ! c'est je crois une affaire faite ; voici la somme.....

THÉODORE.

Oui , voici la somme ; mais un instant : parlons pour nous entendre.

MARCEL.

Finissons avant.....

JULIEN à *Théodore.*

Je voudrais te parler.

THÉODORE.

Parles !

JULIEN *le tirant à part.*

Un mot.

THÉODORE.

Voyons donc (*il lui parle bas*) ; beau secret qu'il faut que tout le monde sache.

MARCEL.

Est-ce que tu refuses mon argent ? Est-ce que tu ne conclus pas le marché ?

THÉODORE.

Non ; du moins si tout le monde est de mon avis.

MARCEL.

Chose vendue , chose dûe ; un homme comme toi !

BRIGITTE.

Eh bien , c'est que Julien en a besoin , voilà tout ; il est venu avant toi.

THÉODORE.

Il n'en a pas ; elle lui est bien utile , et tu ne t'en souciais pas ; d'ailleurs , j'ai des raisons pour le préférer.

MARCEL.

Voilà mon homme de bien , préférer un nouvel acquéreur.

THÉODORE.

Qui a besoin à celui qui peut s'en passer , ce sera toujours ma maxime. Ce brave homme a perdu ses bestiaux presque en entier , tu le sais ; il se trouve obéré ; il ne pourrait acheter partout , et ne doit pas languir , lorsque j'ai ce qu'il cherche. Ce n'est que de Robert qu'il peut



attendre quelques obstacles ; je devais lui remettre cet argent aujourd'hui.

ROBERT.

Et moi, je le remets à Julien pour deux ans ; j'aurai ma Laure et un ami de plus.

JULIEN.

Marcel, approuves-tu ?.....

MARCEL.

Est-ce qu'on ne finit pas toujours par approuver ces gens-là ?

BRIGITTE.

Allons, vous restez tous ici ; mon homme, il n'est que trois heures.

THÉODORE *souriant petit à petit à chaque question.*

Eh bien ?

BRIGITTE.

Nos Municipaux demeurent à deux pas.

THÉODORE.

Eh bien ?

BRIGITTE.

Les filles sont encore sous l'ormeau, et tous nos parens s'y sont rendus.

THÉODORE.

Eh bien ?

BRIGITTE.

Eh bien ? chose promise, chose dûe ; faut de ben fortes raisons pour tromper tant de monde.

THÉODORE.

Tu es bien pressée d'être grand-mère ?  
personne ne dit rien que toi.... Ma fille....  
Oh toi, c'est ton jour de silence aujourd'hui.  
Et Robert est-il tenté de remettre à demain.

ROBERT.

Mon père, que feriez-vous en ma place ?

THÉODORE.

Et à ton âge sur-tout. Tu as raison ; allons  
soyez donc tous contents. Je me sens la poitrine  
plus libre que tantôt, et je m'empresse de  
former une union qui donnera à la République  
une famille de plus, dont les principes seront  
un commerce juste, humain et légal. Allons  
tous à la Maison-Commune.

FIN.



---

## C A T A L O G U E

*Des Pièces de Théâtre qui se trouvent chez le  
même Libraire.*

Arabelle & Vascos.  
On respire.  
L'Élève de la Nature.  
Hélène ou les Miquelets.  
Le plan d'Opéra.  
Arlequin Imprimeur.  
Le petit Orphé.  
Pauline & Henri.  
Aldros & Almona.  
L'intérieur des Comités Révolutionnaires.  
Les Suspects.  
Abufar.  
Le Désespoir de Jocrisse.  
Les Amours de Montmartre.  
Sapho.  
Les fausses Dénonciations.  
Le Mari coupable.  
Le Mari directeur.  
Les Rigueurs du Cloître.  
Cadichon.  
Les Voleurs.  
Aretaphile.  
Le Père de famille.  
Tartufe ou l'Imposteur.  
Le Concert de la rue Feydeau.  
Les Bustes ou Arlequin Sculpteur.  
Arlequin Perruquier.  
Le Cousin de tout le monde.  
Le Château du Diable.

Michel Cerventes.  
L'Apothéose de Beaurepaire.  
Le Mariage de Figaro.  
Le Barbier de Séville.  
Eugénie.  
La Mère coupable.  
Le Rival inattendu.  
Cadet Roussel.  
Cange.  
La Bizarrerie de la Fortune.  
Le général Custine à Spire.  
La Ruse Villageoise.  
Les Salpêtriers Républicains.  
La moitié du Chemin.  
Arlequin friand.  
Le Conteur.  
Les Brigands de la Vendée.  
Dahamanzy ou le Fils naturel.  
Les Émigrés aux terres Australes.  
Le Cri de la Nature.  
Les Montagnards.  
Le Combat des Termopyles.  
Tout pour la Liberté.  
L'Ami du Peuple.  
La Prise de Toulon.  
Les Mœurs ou le Divorce.  
L'Heureuse Décade.  
La seconde Décade.

*Fin du Catalogue des Pièces de Théâtre.*

---

De l'Imprimerie de P.-A. ALLUT, rue Jacques,  
Nº. 554, vis-à-vis le Panthéon-Français.





